

enfin, épuisé, sanglant, sur les premières marches de l'escalier, en poussant un cri de douleur dans lequel sa vie semblait s'échapper.

Cet immeuble à trois étages contenait seulement trois locataires. L'abbé d'Areynes occupait le premier.

Le second était habité par un ancien chirurgien-major en retraite.

Le troisième, enfin, appartenait à une famille de bons bourgeois, qui avait quitté précipitamment Paris dès les premiers jours de l'insurrection.

Le concierge était mort de frayeur depuis un mois, et le propriétaire, absent de Paris lui aussi, ignorait cette mort et n'avait pu pourvoir au remplacement de son subordonné.

La maison se trouvait donc sous la garde du locataire du deuxième étage, et sous celle de la vieille Madeleine, la fidèle servante du vicaire de Saint-Ambroise qui, suivant les recommandations de son maître, n'avait pas quitté son appartement.

M. Leblond, l'ancien chirurgien-major, était un homme solide et d'une santé vigoureuse ; il connaissait presque intimement le jeune prêtre.

Sa femme comptait cinq ou six années de moins que lui.

Madeleine passait chaque jour quelques heures chez ces braves gens, se rendant utile au ménage et parlant sans cesse du vicaire qu'elle aimait comme s'il eût été son enfant.

Tous les trois attendaient anxieusement le retour de l'ordre, le baisser du rideau sur le dernier acte de l'infâme tragédie et la rentrée de l'abbé.

Depuis cinq jours, ils restaient calfeutrés chez eux, calmes et sans défaillances, comptant sur la Providence et priant Dieu.

XLVIII

Madeleine seule était bien obligée, de temps en temps, de mettre les pieds hors de la maison pour aller aux provisions.

Elle avait la tête solide, la vieille Bretonne, et ne craignait point de s'exposer.

— Il ne m'arrivera jamais que ce que Dieu voudra !... pensait-elle.

Ce soir-là, cependant, elle était sortie avec plus d'appréhension que de coutume.

La bataille des rues se rapprochait de son quartier.

Elle n'avait réussi qu'avec beaucoup de peine à se procurer les aliments indispensables, forcée de franchir des barricades, entendant les balles siffler autour d'elle.

Avec les éléments du maigre repas du soir, la digne servante apportait cependant une bonne nouvelle.

Les commerçants du quartier, tous pères de famille et bien pensants, lui avaient dit :

— Rassurez-vous, Mme Madeleine, demain tout sera fini... Les fédérés abandonnent leurs barricades, l'armée de Versailles avance toujours. Les braves gens prennent le dessus sur la canaille... M. l'abbé d'Areynes ne tardera pas à revenir instruire nos enfants...

Aussi, une fois Madeleine rentrée au logis, on dina moins tristement que de coutume au milieu des trépидations produites par les décharges de plus en plus rapprochées de l'artillerie.

Par instants la maison, tremblant sur ses fondements, semblait près de s'écrouler.

Personne n'eut même l'idée de se mettre au lit.

Sans lumière, derrière ses persiennes closes, l'ancien chirurgien-major était aux écoutes.

Les détonations des chassepots, le grondement des canons, redoublaient d'intensité.

— Ils avancent !... ils avancent toujours !... murmura M. Leblond. Nos braves troupes seront bientôt maîtresses du quartier !...

La lutte, en effet, se rapprochait sensiblement de l'église Saint-Ambroise.

Nos trois personnages attendaient, palpitants, ne respirant plus.

Malgré l'attention que chacun d'eux mettait à écouter les tapages de la rue, personne n'entendit le cri suprême poussé par le jeune prêtre quand il s'abattait, mourant, sur les marches de l'escalier, ni le bruit de sa chute.

Les crépitements de la fusillade et les tonnerres de l'artillerie couvraient tous les autres bruits.

Pendant des heures entières le chirurgien-major, sa femme et Madeleine, s'immobilisèrent dans leur attention, pleine à la fois d'espérance et d'angoisse.

Sur le boulevard Voltaire des hommes passaient en courant.

A travers les lames des persiennes, on voyait glisser leurs ombres rapides dans les ténèbres qu'une lueur sinistre éclairait de temps à autre.

Les communards fuyaient, se repliant en désordre vers la place Voltaire.

Soudain des crosses de fusil heurtèrent violemment la porte donnant sur la rue Popincourt et des voix crièrent :

— Ouvrez ! ouvrez ! ce sont les troupes de Versailles... .

Et les coups redoublaient, et le fracas des détonations faisaient trembler le quartier.

M. Leblond, avec un sang-froid complet, entr'ouvrit sans bruit les persiennes derrière lesquelles il se tenait caché.

Il vit des pantalons rouges et des baïonnettes étincelantes.

On heurtait toujours.

La porte massive craquait sous la poussée des hommes.

L'ancien chirurgien-major se pencha au dehors.

— Attendez ! cria-t-il. Je vais vous ouvrir... .

— Faites vite ! répliqua un officier. Nous avons besoin d'occuper vos fenêtres !... .

— Je descends... .

Les persiennes se refermèrent.

— Mon Dieu !... mon Dieu !... murmura Mme Leblond, plus morte que vive. On se battra dans la maison... . Nous allons être massacrés... .

De son côté Madeleine balbutiait :

— Mon doux Jésus, ayez pitié de nous !... .

— Point de cris, point de frayeurs ! commanda M. Leblond. Nous n'allons pas être massacrés, mais protégés ! Au lieu de vous lamenter, réjouissez-vous !... L'armée de l'ordre vient nous sauver, nous n'avons plus rien à craindre... . Prenez une lumière, ma bonne Madeleine, et descendons ouvrir aux braves gens qui viennent de tuer le monstre, l'infâme Commune !... .

Ces paroles réconfortèrent la servante du vicaire de Saint-Ambroise.

Elle s'empressa de prendre un flambeau et suivit le chirurgien-major qui se trouvait déjà dans l'escalier.

Tous deux descendirent rapidement.

La bougie, tenue très haut par Madeleine, éclairait leur descente.

Arrivé au bas de l'escalier, M. Leblond recula tout à coup avec effroi devant un corps dont on ne voyait pas le visage, mais dont la soutane se détachait en noir sur les marches.

Il s'écria :

— Un cadavre !... Un prêtre !... C'est un prêtre !

Madeleine effarée, frappée au cœur par un pressentiment douloureux, s'agenouilla près du corps dont elle souleva la tête, éclairant la figure.

Un tremblement convulsif la secoua soudain, de la nuque aux talons, et d'une voix brisée, méconnaissable, elle bégaya :

— M. le vicaire... C'est M. le vicaire... Il est mort ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! il est mort !... .

Les coups de crosse, un instant interrompus, recommençaient.

On criait plus fort, avec une impatience fiévreuse et presque menaçante :

— Ouvrez ! Mais ouvrez donc !... .

M. Leblond s'élança et fit tourner la clef dans la serrure.

La porte s'ouvrit.

Un officier d'infanterie s'avança sur le seuil.

— Vous tardiez bien à nous ouvrir, monsieur ! dit cet officier d'une voix rude.

— Nous ne sommes que trois dans la maison, capitaine, répliqua l'ancien chirurgien-major, moi et deux femmes âgées... . Nous n'avons plus l'agilité de la jeunesse. Joignez à cela la crainte de tomber dans un piège des communards... . Vous nous pardonneriez, j'espère, d'avoir mis un peu de lenteur à vous ouvrir... .

— C'est bien... fit le capitaine. Pas de fédérés dans cette maison... .

— Je vous le jure sur l'honneur... sur mon honneur d'ancien soldat !... . Nous n'avons ici qu'un cadavre... .

— Un cadavre ?

— Que nous venons de trouver à l'instant au bas des marches de l'escalier... .

— Celui d'un insurgé ?

— Non ; voyez... .

Et M. Leblond désigna le corps auprès duquel Madeleine se tenait toujours agenouillée, sanglotant.

L'officier entra, suivi d'une dizaine de soldats, et s'arrêta devant le vicaire de Saint-Ambroise, sanglant, inanimé.

— Mais c'est un prêtre !... s'écria-t-il avec colère. Les misérables l'ont assassiné, comme ils en ont assassiné tant d'autres ! ! Connaissez-vous cette malheureuse victime ?

— Oui... Il se nomme Raoul d'Areynes... . Il est comme moi l'un des locataires de cette maison... . La vieille femme agenouillée et pleurant auprès de lui est sa servante... . L'abbé d'Areynes était réfugié à Versailles depuis plus d'un mois... . Comment le retrouvez-vous ici ? Je l'ignore... . et je ne le comprends pas... .